« Migritude », amour et identité. L'exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul

Alpha Noël Malonga

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/15177>
DOI : 10.4000/etudesafriaines.15177
ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mars 2006
Pagination : 169-178
ISBN : 978-2-7132-2089-0
ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Alpha Noël Malonga, « « Migritude », amour et identité. L'exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 181 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/15177> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.15177

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=CEA&ID_NUMPUBLIE=CEA_181&ID_ARTICLE=CEA_181_0169

« Migritude », amour et identité. L'exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul

par Alpha Noël MALONGA

| Editions de l'EHESS | *Cahiers d'études africaines*

2006/1 - 181

ISSN 0008-0055 | ISBN 2713220890 | pages 169 à 178

Pour citer cet article :

—Malonga A., « Migritude », amour et identité. L'exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul, *Cahiers d'études africaines* 2006/ 1, 181, p. 169-178.

Distribution électronique Cairn pour Editions de l'EHESS .

© Editions de l'EHESS . Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Alpha Noël Malonga

« Migritude », amour et identité L'exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul

Les écrivains africains — ceux qui ont élu domicile en Occident comme ceux qui continuent de vivre en Afrique — produisent, depuis les années 1980, des œuvres aux forts accents de « migritude ». Par ce concept, nous entendons le désir et le fait de migrer mais aussi le désir et le fait de retourner au pays natal. Dans ces œuvres, notamment celles produites par les femmes, le diptyque amour-identité détermine le destin de nombreux personnages féminins qui entreprennent le voyage Afrique-Europe et/ou Europe-Afrique.

Chez les écrivaines, la littérature de la migritude est véritablement née dans les années 1990, après, toutefois, *Le baobab fou* de Ken Bugul paru en 1982. J'illustrerai mon propos en m'attachant aux productions de Calixthe Beyala — écrivaine vivant en France —, notamment *Le petit prince de Belleville* (1992), *Maman a un amant* (1993), *Assèze l'Africaine* (1994) et *Amours sauvages* (1999) ; et à celles de Ken Bugul — écrivaine résidant en Afrique —, dont les trois premiers romans publiés, *Le baobab fou* (1982), *Cendres et braises* (1994) et *Riwan ou le chemin de sable* (1999)¹, semblent proposer une dimension particulière et nouvelle du rapport que la femme africaine intellectuelle et « évoluée » entretient avec l'Afrique.

Il s'agira ici de montrer que, dans le roman féminin d'Afrique noire francophone, seuls les personnages ayant migré qui inscrivent leur quête de bonheur amoureux dans le cadre de la mémoire identitaire parviennent à atteindre leur objectif.

Afrique/Europe : amour et refus de soi

Les personnages féminins de Calixthe Beyala et de Ken Bugul dans les romans dits de la migritude évoluent dans une situation du tragique, notamment dans le contexte de l'interaction migritude, amour et identité. Ils se

1. Nous adoptons, pour les références bibliographiques relatives à notre corpus, les abréviations suivantes : MA pour *Maman a un amant* ; AA pour *Assèze l'Africaine* ; L pour *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales* ; CB pour *Cendres et braises* ; RCS pour *Riwan ou le chemin de sable*.

trouvent alors tiraillés entre leur recherche du bonheur dans l'amour et leur quête irrépressible de modernité, quoiqu'ils soient fous, pour Beyala, beaux et intelligents, pour Bugul. « Le tragique », note André-Patient Bokiba (2003 : 253), « implique dans la conscience ou dans l'existence une crise intense, souvent mortelle, née de l'exacerbation d'exigences et de passions essentiellement antagonistes ». Le destin de ces personnages devient dès lors tributaire de leur réaction face au tragique.

La situation du tragique entraîne, chez les personnages féminins de Calixthe Beyala, la démesure et la violence verbale ; chez ceux de Ken Bugul, la résignation et, finalement, le renoncement au combat. Les deux romancières sont marquées par une complicité de destins avec leurs personnages ; elles les habitent, les scrutent, les façonnent de l'intérieur par une littérarité de l'introspection, voire de la confession. L'intensité de l'écriture est alors à la hauteur de l'intensité osmotique entre les auteures et leurs personnages féminins.

Chez la majorité des personnages féminins beyaliens, la source du tragique émane de la rupture entre la réalité et le désir, la tradition et la modernité, le passé et le présent, la mémoire et l'identité à forger. Cette rupture s'exaspère avec le cycle des romans parisiens, c'est-à-dire ceux de la migration, à partir du *Petit prince de Belleville* paru en 1992. En somme, ces personnages qui tournent inexorablement le dos à l'Afrique sombrent dans la fragilité et la précarité dans l'univers parisien de Belleville. L'explication que propose Ambroise Kom (2000 : 51) à ce sujet est intéressante : « [...] mal préparés à appréhender la complexité de leur milieu d'accueil, ils [ces personnages] ne peuvent pas se présenter comme les apôtres d'un nouveau dialogue interculturel, ni encore moins proposer une nouvelle approche de l'identité africaine. »

La première illustration de cet échec se manifeste avec Soumana, l'une des deux « mères » de Loukoum dans *Le petit prince de Belleville*. Elle a rejoint son mari, Abdou, en France, et elle est sans papiers. L'apprentissage de ses droits de femme entrepris aux côtés de Madame Sadock, une militante féministe, débouche sur le rejet de l'Afrique. Soumana renie son identité africaine à tel point qu'elle refuse même d'entendre parler de son époux traditionaliste et de son retour en Afrique. Elle échoue et meurt en raison de son incapacité à établir une synthèse entre la civilisation africaine, la civilisation européenne et l'amour porté à son époux. Son seul désir est de devenir actrice de cinéma et de se rendre au Festival de Cannes — période où la civilisation occidentale apparaît dans toute sa splendeur mais aussi toute son arrogance — pour y rencontrer un producteur. En outre, ce personnage affuble son corps d'Africaine d'habits relevant de la mode vestimentaire occidentale, ce qui déshonore son époux. Si on peut y déceler ici une forme de rébellion matérialisant un processus de désamour, le problème de l'apparence corporelle, elle-même liée à l'identité, se pose aussi.

Un autre cas intéressant est celui de Sorraya dans *Assèze l'Africaine*. Mariée à un Blanc, elle se signale par son arrogance vis-à-vis de son entourage immédiat, de l'Afrique et de son époux. Après quatre tentatives de

suicide en deux ans de mariage, elle parvient enfin à mettre fin à ses jours. Sorraya a donc échoué dans sa quête de la femme, de la personnalité et de la modernité — quoiqu'elle ait tout eu pour réussir —, car, dans son égo-centrisme et sa mégalomanie, elle a ignoré les valeurs de douceur et de « soumission » propres à la femme africaine et rejeté les vertus de générosité et de solidarité africaines en voulant être autre.

Le troisième exemple concerne Ève-Marie, l'héroïne d'*Amours sauvages*. Estimant avoir fait fortune par le truchement de la chair, elle arrache les dernières racines qui la lient à l'Afrique en faisant venir sa mère du Cameroun à Belleville, et, au niveau de l'Afrique, pose un acte des plus iconoclastes ; elle répudie son époux, Pléthore Gerbaud, sans pour autant trouver le bonheur.

Chez Ken Bugul, l'héroïne et narratrice du roman autobiographique *Le Baobab fou*, venue à Bruxelles pour poursuivre ses études supérieures, échoue, elle aussi, dans sa quête.

En voulant s'assimiler à la civilisation occidentale, elle devient un objet de curiosité pour de nombreux Blancs attirés par sa peau noire et se perd dans les méandres de la prostitution. Elle tombe enceinte, avorte et découvre l'homosexualité, perdant dès lors tout repère corporel. Les différentes facettes par lesquelles nous cernons Ken Bugul au cours de son séjour en Europe la projettent loin du moule de l'éducation traditionnelle dans lequel elle fut façonnée jusqu'à son départ d'Afrique. En Europe, l'héroïne-narratrice est tiraillée entre la volonté des Blancs de monnayer ses charmes et la nouveauté de se découvrir travaillant avec son corps, mais aussi entre les préceptes de son éducation de femme africaine et l'attrait que son corps exerce sur de nombreux Blancs. Son séjour européen inscrit sa vie dans une logique de bouleversement, de perte de repères jusqu'au moment où l'échec se matérialise par un retour précipité en Afrique afin de « renaître ».

C'est également un retour précipité en Afrique qu'effectue Marie Mbaye, alias Marie Ndiaga, l'héroïne de *Cendres et braises*. Cette femme tombe amoureuse de Y., un Français, et accepte de le suivre à Paris. Elle découvre alors que Y. est marié et aime son épouse ; elle va donc vivre seule, dans un quartier cossu du sixième arrondissement de Paris, « cinq années de drames, de tourmentes [...], où le bout du tunnel n'était pas toujours visible » (CB, p. 105). Tout en endurant l'alcoolisme de son amant blanc et sa violence, elle éprouve perpétuellement un sentiment de culpabilité pour usurpation d'époux, la législation française ne permettant pas à l'homme d'afficher sa polygamie. Instruite, comme toutes les héroïnes de l'auteure d'ailleurs, Marie Mbaye perçoit l'union maritale ou conjugale avec le Blanc comme le ferment de son total accomplissement et s'inscrit dès lors dans un refus absolu de la condition traditionnelle de la femme africaine, d'autant plus que « Y. était un homme élégant, très distingué » (CB, p. 71) et intelligent. *Cendres et braises* peut alors se lire comme l'expression d'un dépit né de ses espoirs déçus.

Ces femmes romanesques de Calixthe Beyala et de Ken Bugul ont en commun la fuite de soi, la passion de faire leurs la pensée, la psychologie et le mode de vie du Blanc — et ce de manière parfois inconsciente —, bref, de se fondre en l'autre tout en gommant, extirpant la mémoire et leur identité africaines. Ainsi, jalousie, crises, dépression, ...mort de la vie — corollaire de la dés-identification — les caractérisent.

Europe-Afrique : amour et mémoire identitaire

Chez Calixthe Beyala, deux figures de femme, M'ammariam, dans *Maman a un amant*, et Assèze, dans *Assèze l'Africaine*, réussissent leur subversion et leur quête du bonheur : à l'image de la femme-étoile de la cosmogonie étone, elles font des concessions et acceptent de reprendre le dialogue avec l'homme, car « chez le Nègre, on a toujours penché du côté du cœur » (MA, p. 298).

M'ammariam, chef de sa propre fabrique de bracelets, ne se laisse pas, quant à elle, éblouir par le mirage de l'Occident et décide de regagner le toit conjugal afin d'y réinsuffler la lumière vitale. Elle avait pourtant une alternative : devenir l'épouse de Monsieur Tichit, son amant français dont le registre de langue soutenu et l'apparence physique dénotent l'instruction et l'aisance matérielle. Celui-ci lui aurait garanti davantage d'émancipation. Mais le choix de M'am est dicté par l'amour qu'elle porte à « ses » enfants et à son époux auxquels elle se doit d'assurer une bonne existence. L'amour de M'am pour autrui fonde finalement la forme la plus directe, la plus riche de son accomplissement et de son émancipation. Cette femme beyalienne recherche une harmonie psychique, ce qu'Étienne Galle (1987 : 223) désigne par « l'épiphanie du dynamisme psychocosmique » qui se nourrit des valeurs de vie africaines et occidentales. Elle répond, de ce point de vue, au programme de l'auteure pour qui la femme subversive, accomplie et émancipée est « intelligente [...], pleine de bon sens, de sens d'organisation et de créativité » (L, p. 152). Aussi, comme en témoigne le narrateur Loukoum, M'am est-elle heureuse :

« [...] mon papa reprend du poil de la bête et M'am frissonne devant lui comme une Scarlett, et tout est limpide autour d'eux comme une illusion. Ils sont heureux, ces Nègres de Belleville, avec cet amour qui les ensanglante comme un coucher de soleil » (MA, p. 298).

Assèze, le second personnage qui dit son bonheur (AA, p. 348) — ce cas est unique dans les fictions de Beyala —, hisse, tout au long de son itinéraire, l'Afrique au rang d'espace de référence et de repère. Son itinéraire est cyclique ; Assèze quitte son village natal pour Paris, en passant par Douala, avec, à la fin du roman, un voyage Paris-village natal-Paris. C'est

là un véritable parcours initiatique de la femme africaine, synthèse de l'humanité, c'est-à-dire celle qui est façonnée par les valeurs vitales de l'Afrique et de l'étranger, dans un procès d'interpénétration des cultures, de quête de soi et de l'autre. L'itinéraire d'Assèze dessine un cercle, figure symbolisant la plénitude qui renvoie au mythe kongo de la création du monde. Au cœur de ce mythe cosmogonique se trouve un hermaphrodite qui, après avoir effectué le tour d'un palmier, connaît une bipartition en homme et en femme, figuration de l'équilibre et de la plénitude existentielle. Le récit d'Assèze a toutes les composantes d'un récit de voyage ulyssien : départ, épreuves, victoire, retour chez soi ainsi que « la dialectique narrative du dehors et du dedans » (Riesz 2003 : 63). L'héroïne, après avoir conquis la Toison d'or (l'époux et le bonheur), regagne son village pleine d'usage et de raison, aurait dit Joachim du Bellay, pour se laver de la souillure des épreuves endurées en Europe. Le pays natal apparaît ici comme un espace privilégié d'assomption, de transcendance et d'accomplissement de soi. Ce retour avec l'époux français pour y célébrer leur mariage se comprend aussi comme une plongée effectuée dans les profondeurs de la mémoire — mémoire qui consolide l'union du couple, bien qu'il soit mixte — et la possibilité pour l'homme blanc de connaître l'Afrique. Ce retour permet également une « mise à jour des conditions » des relations entre époux et de leur rapport au monde (Moura 1998 : 15).

Les récits de Ken Bugul, quant à eux, fonctionnent différemment : les personnages ne retournent pas au pays natal avec la Toison d'or ; celle-ci les y attend. Les personnages féminins de l'auteure entreprennent donc des voyages pour rien. Le cercle ici n'est plus symbole de plénitude, mais plutôt parcours initiatique qui aide à réaliser la valeur de l'enracinement culturel.

Dans *Le baobab fou*, le personnage féminin entreprend un retour au village natal pour prendre du recul. Le silence qui l'envahit lorsqu'elle se trouve devant le baobab signifie sa réconciliation avec la réalité traditionnelle africaine et sa réintégration dans celle-ci. Plus prégnant encore est le destin de la narratrice-personnage de *Cendres et braises* et *Riwan ou le chemin de sable*, intellectuelle « évoluée » dont la vie est meurtrie par les tumultes d'une longue quête, non d'identité mais d'identification à l'Europe et aux cités africaines. Le retour au village lui sert de tremplin pour recouvrer l'harmonie identitaire. L'héroïne de Ken Bugul choisit de devenir la vingt-huitième épouse d'un marabout. « Je fonctionnais dans mon milieu familial, avec des repères de mon environnement et les repères de mon éducation traditionnelle », explique-t-elle (*RCS*, p. 181). L'intelligence de ce(s) personnage(s) n'est certainement pas étrangère à ce choix de vie.

Ainsi, les femmes qui intègrent la mémoire à l'interaction migritude-amour finissent par connaître le bonheur, quel que soit le lieu — Afrique ou Europe — dans lequel elles choisissent de vivre. La mémoire permet à l'homme de demeurer homme ; elle enracine définitivement en lui son identité. C'est dans cette visée que Umberto Eco (Komlan Gbanou 2003 : 53) note :

« C'est la mémoire du passé qui nous dit pourquoi nous sommes ce que nous sommes et nous donne notre identité. Et les individus le savent, comme ces enfants trouvés qui se forcent à découvrir leurs origines pour guérir de ce manque physiologique qui les rend malheureux, psychologiquement imprécis, défigurés, parce que sans visage. »

L'amour, l'équilibre, le bonheur ne peuvent se soustraire à la gémellité qui est à l'origine du monde : « Un homme et une femme c'est encore et toujours le commencement du monde ! » (Urbani 2003 : 101). C'est là une thèse que défend Calixthe Beyala et dont ses personnages, qui sont souvent ses porte-parole, se font l'écho. L'auteure, d'ailleurs, confie à Éloïse Brière et Rangira Béatrice Gallimore (1997 : 202) : « Je suis un peu tous mes personnages. Chacun d'eux est aussi une partie de moi-même. » Toutefois, dans ses fictions, seuls les personnages féminins qui inscrivent leur quête d'émancipation et de bonheur dans une perspective de métissage culturel — avec une bonne touche de mémoire identitaire, et de dialogue avec l'homme, quelles que soient ses origines et sa condition — atteignent leur objectif et deviennent, dès lors, les agents d'un changement possible pour l'Afrique.

Chez Calixthe Beyala, l'interaction migritude, bonheur amoureux et identité, ne peut être réalisée que par la conjugaison de l'intériorité et de l'extériorité, par la synthèse des valeurs africaines et occidentales, c'est-à-dire la modernité. Cela signifie, comme le remarque M. Kalulambi Pongo (2003 : 218) en écho à V. Y. Mudimbe (1997 : XII), « que chaque modernité est du point de vue existentiel, une forme de “cultural ibridation witnessing to contemporary dynamics of dialogues between peoples and histories” ». Cette modernité devient la mémoire identitaire de l'universalité. La force subversive des personnages féminins de Calixthe Beyala se dresse en prétexte pour « penser autrement l'Afrique », en revendiquer la réinvention.

Ken Bugul, quant à elle, replace le triptyque migritude, bonheur amoureux et identité dans une perspective d'échec. En effet, elle milite pour une émancipation féminine thérapeutique, voire cathartique ; avant tout, la femme doit d'abord se sentir en harmonie avec elle-même, et ce quel que soit son régime matrimonial.

« Pour moi l'écriture du *Baobab fou*, de *Cendres et braises* et de *Riwan ou le chemin de sable* est une écriture “thérapeutique”. Il y a dans ces trois livres une volonté de revenir sur soi. Ça m'a permis de libérer des choses enfouies en moi [...] » (Mongo-Mboussa 2000 : 105).

Ce discours de la romancière rappelle l'élan autobiographique de sa littérature (Lejeune 1996 : 29-31), notamment son premier roman où le personnage féminin narrateur porte le même nom que l'auteure, Ken Bugul. Dans le deuxième roman, l'héroïne, qui est la narratrice, se nomme Marie Mbaye, *alias* Marie Ndiaga, prénom et nom qui ne sont pas sans rappeler l'identité réelle de la romancière : Mariétou Mbaye. (On se souvient de Michel Leiris

qui décide de s'appeler Micheline dans *L'Âge d'homme* [Lejeune 1996 : 30].) Ce prénom, Marie, note Gehrmann (2004 : 182, 181-194), est également la « forme française de Mariétou ». Dans le troisième roman, enfin, la narratrice et personnage central est en fait Marie Mbaye dont le destin croise ceux d'autres femmes.

Les romans de la migritude de Ken Bugul se lisent comme le prolongement de la même histoire. Ainsi, *Cendres et braises* commence là où s'achève *Le baobab fou*. Ces deux œuvres dressent l'itinéraire de la tourmente identitaire de l'héroïne-auteure. Quant à *Riwan*, récit d'une harmonie identitaire, il se situe, rappelons-le, à la croisée de destins, celui de la narratrice et ceux d'autres femmes fidèles aux traditions africaines et partisans d'un féminisme authentiquement africain.

Ken Bugul invite l'Homme à réfléchir sur les notions de féminisme et de bonheur au sein d'une relation amoureuse. Féminisme et polygamie seraient-ils incompatibles ? La polygamie ne pourrait-elle pas être un pan de la modernité si tant est qu'elle permet à la femme de vivre une relation amoureuse en accord avec ses repères culturels et spirituels ?

*

Deux itinéraires de quête du bonheur amoureux se dessinent : Afrique-France-Afrique-France pour les personnages féminins de Calixthe Beyala ; Afrique-Europe-Afrique pour ceux de Ken Bugul. Cependant, dans les deux cas, ce bonheur n'est possible que dans une logique de retour temporaire ou définitif et d'ancrage au pays natal. Le bonheur amoureux, dans le contexte de la migritude, nécessite de rester fidèle à son identité.

Calixthe Beyala et Ken Bugul proposent deux démarches qui, si elles se recoupent en certains points, sont révélatrices de l'établissement géographique propre à chaque auteure. Le lieu géographique participe bien, par un jeu d'influence, à la construction de l'identité et du mode de pensée de tout individu, ce qui amène Odile Cazenave (1999 : 68) a remarqué, avec raison :

« En définitive, si le facteur lieu/déplacement géographique se montre déterminant dans la transformation des personnages chez les écrivains femmes africaines, le lieu d'écriture/d'implantation de l'écrivain l'est tout autant. »

Ainsi, la force expressive du projet des deux auteures est liée à leur propre vécu. L'intensité de leur écriture est alors à la hauteur de leur vision de l'interaction entre migritude, bonheur amoureux et identité. Le caractère autobiographique de ces deux œuvres donne à entendre deux conceptions du féminisme reflétant parfaitement ce qu'Irène Assiba d'Almeida (1999 : 43) appelle « une multiplicité de discours féministes placés dans de diverses

aires géographiques du monde et [qui] demeurent influencés par leur emplacement ».

Quoique les discours féministes de Calixthe Beyala et de Ken Bugul paraissent différents et proposent une diversité de féminismes et/ou de voies d'émancipation, ils restent toutefois tous deux ancrés dans l'identité africaine. Une identité généreuse, qui s'ouvre à celle de l'autre, en l'occurrence l'Européen. L'émancipation, sinon le féminisme entendu ici comme épanouissement, permet de s'accomplir dans l'altérité. Cet épanouissement, à son tour, est tributaire de l'autre, de la *co-naissance* de l'autre ; toute expérience de vie, même négative, avec autrui participe de cette *co-naissance*.

Université Marien-Ngouabi, Brazzaville.

BIBLIOGRAPHIE

ASSIBA D'ALMEIDA, I.

- 1999 « Problématique de la mondialisation des discours féministes africains », in D. DE LAME & C. ZABUS (dir.), *Changements au féminin en Afrique noire. Anthropologie et littérature*, vol. II, *Littérature*, Tervuren, Musée royal d'Afrique centrale ; Paris, L'Harmattan : 27-47.

BEYALA, C.

- 1992 *Le petit prince de Belleville*, Paris, Albin Michel.
 1993 *Maman a un amant*, Paris, Albin Michel.
 1994 *Assèze l'Africaine*, Paris, Albin Michel.
 1995 *Lettre d'une Africaine à ses sœurs occidentales*, Paris, Spengler.
 1999 *Amours sauvages*, Paris, Albin Michel.

BOKIBA, A.-P.

- 2003 « Le tragique de l'identité dans les romans de Mudimbe », in M. KADIMANZUJI & S. KOMLAN GBANOU (dir.), *L'Afrique au miroir des littératures : mélanges offerts à V. Y. Mudimbe*, Paris, L'Harmattan ; Bruxelles, Archives et musée de la Littérature : 257-263.

BRIÈRE, É. & GALLIMORE, R. B.

- 1997 « Entretien avec Calixthe Beyala », in R. B. GALLIMORE, *L'Œuvre romanesque de Calixthe Beyala. Le renouveau de l'écriture féminine en Afrique subsaharienne*, Paris, L'Harmattan : 189-204.

BUGUL, K.

- 1982 *Le baobab fou*, Dakar-Abidjan-Lomé, NEA.
 1994 *Cendres et braises*, Paris, L'Harmattan (« Encres noires »).
 1999 *Riwan ou le chemin de sable*, Paris, Présence africaine.

CAZENAVE, O.

- 1999 « Roman africain au féminin et immigration : dynamisme du devenir », in D. DE LAME & C. ZABUS (dir.), *op. cit.* : 49-69.

CHANDA, T.

- 2003 « L'écriture dans la peau. Entretien avec Calixthe Beyala », *Notre librairie*, 151 : 40-44.

GALLE, É.

- 1987 *L'Homme vivant de Wole Soyinka*, Paris, Silex.

GEHRMANN, S.

- 2004 « Désir de/du Blanc et écriture autobiographique chez Ken Bugul », in S. GEHRMANN & J. RIESZ (dir.), *Le Blanc du Noir. Représentations de l'Europe et des Européens dans les littératures africaines*, Münster, Lit Verlag : 181-194.

KALULAMBI PONGO, M.

- 2003 « Penser autrement l'Afrique ou Mudimbe et le miroir des Amériques », in M. KADIMA-NZUJI & S. KOMLAN GBANOU (dir.), *op. cit.* : 213-228.

KOM, A.

- 2000 « Pays, exil, précarité chez Mongo Beti, Calixthe Beyala et Daniel Biyaoula », *Notre librairie*, 138-139 : 42-55.

KOMLAN GBANOU, S.

- 2003 « Les voyageurs de l'infini : Tierno Monenembo et ses doubles », *Ponts : langues, littératures, civilisations des pays francophones*, 3 : 43-61.

LEJEUNE, P.

- 1996 [1975] *Le Pacte autobiographique*, Paris, Éditions du Seuil (« Points/essais »).

MONGO-MBOUSSA, B.

- 2000 « La passion de la liberté. Entretien avec Ken Bugul », *Notre librairie*, 142 : 104-106.

MOURA, J.-M.

- 1998 *La Littérature des lointains. Histoire de l'exotisme européen au xx^e siècle*, Paris, Champion.

MUDIMBE, V. Y.

- 1997 *Tales of Faith. Religion as Political Performance in Central Africa*, London, The Althone Press.

RIESZ, J.

- 2003 « "Retour au pays natal" dans *La Fabrique de cérémonies* (2001) de Kossi Efovi », *Ponts : langues, littératures, civilisations des pays francophones*, 3 : 63-78.

URBANI, B.

2003 « Voyage au bout de la nuit et de la vie. *La Nuit sacrée* et *Les Yeux baissés* de Tahar Ben Jelloun », *Ponts : langues, littératures, civilisations des pays francophones*, 3 : 95-106.

RÉSUMÉ

L'étude de la « migritude », à partir des romans de Calixthe Beyala et ceux de Ken Bugul, montre que la route conduisant les personnages féminins de l'Afrique à l'Europe traduit un sentiment ambivalent fait d'amour et de rejet de soi. Ce parcours provoque en eux un sentiment de tragique du fait d'une rupture entre la réalité et le désir. Le bonheur amoureux de ces personnages est alors tributaire de leur fidélité à la mémoire identitaire, quel que soit le lieu de résidence : l'Europe ou l'Afrique. Quoi qu'il en soit, chez les deux écrivaines, le bonheur des personnages n'est possible que dans une logique de retour temporaire ou définitif et d'ancrage au pays natal.

ABSTRACT

"Migritude", Love and Identity. The Examples of Calixthe Beyala and Ken Bugul. — The study of the "Migritude" in Calixthe Beyala's novels and Ken Bugul's ones shows that the itinerary which leads female characters from Africa to Europe expresses an ambivalent love and themselves rejection feeling. That trip provokes in their mind a tragic feeling because of a rupture between the reality and the desire. Then, those characters happiness in love is dependent upon their identity memory, wherever their residence place is: in Europe or in Africa. However, in those two women writers' novels, the characters' happiness is only possible in a temporary or definitively logical of the return and the anchoring in the native land.

Mots-clés/Keywords : Afrique, Europe/Occident, Calixthe Beyala, Ken Bugul, bonheur amoureux, féminisme, mémoire identitaire, migritude/Africa, Europe/Occident, Calixthe Beyala, Ken Bugul, happiness in love, feminism, identity memory, migritude.